CONSIDÉRATIONS

N° 97.

GÉNÉRALES

Sur la Cessation du Flux menstruel, et sur les Précautions à prendre pour en prévenir les accidens ou les maladies;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 20 mai 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR CLAUDE-MARTIAL BARDOUT, de Vincelottes,

Département de l'Yonne;

Membre de la Société d'Instruction médicale.

Principiis obsta : serò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluére moras.
OVID., *Remedia amoris*, vers. 91 et 92.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER, *Examinateur.*
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS.
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M DUMERIL, *Président.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Veuillez recevoir ce faible tribut de ma reconnaissance ; mon cœur me dit de vous l'offrir; les grands sacrifices que vous ne cessez de faire pour moi m'en imposent la loi.

A MON FRÈRE,

ET

A MES SŒURS.

Comme un témoignage public d'attachement et de reconnaissance pour la tendre et généreuse affection dont ils m'ont toujours comblés.

A MES BEAUX-FRERES.

Pour la tendre amitié qui nous unit.

C. M. BARDOUT.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsge0004vari

INTRODUCTION.

Nous n'arrivons au terme naturel de notre existence que par une suite non interrompue de changemens dans notre organisation, changemens appréciables, surtout à des époques déterminées.

La femme, ainsi que l'homme, est soumise à toutes les révolutions de la vie humaine : comme lui elle naît, croît, décroît et périt ; comme lui elle est sous l'influence de toutes les causes qui peuvent altérer la santé, entraver la marche naturelle de la vie ; mais appelée pendant un certain temps à des fonctions étrangères à l'homme, des phénomènes particuliers se remarquent chez elle, de nouvelles maladies viennent encore se joindre à celles, déjà trop nombreuses, qu'elle partage avec lui. Sous ce dernier rapport seul, ne méritait-elle pas une attention spéciale de la part du médecin ?

Deux époques surtout sont remarquables chez ce sexe : l'éruption et la cessation du flux menstruel, le commencement et la fin de son aptitude à la reproduction.

Dans la première, l'utérus, devenu le centre d'une vitalité plus grande, semble sortir du sommeil dans lequel il avait été plongé jusqu'alors pour exercer son influence sur toute l'économie, pour la modifier et la tenir désormais sous une dépendance plus ou moins immédiate, plus

ou moins sévère; quelquefois même sous un cruel despotisme.

Dans la seconde, l'utérus perd de sa vitalité, semble rentrer dans son premier sommeil, et cesse de remplir les fonctions qui lui étaient assignées.

Cette seconde époque est aussi naturelle que la première : elle devrait donc, ainsi qu'elle, se passer sans troubles notables dans la santé, ou n'être que très-rarement accompagnée d'accidens. L'expérience nous démontre cependant que les accidens sont bien plus nombreux et bien plus fréquens à l'époque critique. Nous cesserons bientôt d'en être étonnés, si nous réfléchissons que la femme n'arrive à cette dernière révolution qu'après avoir encouru tous les dangers attachés à ses fonctions particulières, qu'après avoir lutté pendant long-temps contre toutes les causes qui peuvent frapper l'espèce humaine de maladie, ou bien même qu'après en avoir reçu des atteintes notables dont elle porte encore quelquefois les pénibles restes.

C'est d'après toutes ces considérations que j'ai cru devoir m'occuper de cette époque de la vie des femmes dans ma dissertation inaugurale; mais ce sujet est trop vaste pour être traité dans toute son étendue dans un ouvrage de la nature de celui-ci. J'ai donc dû m'imposer des limites; et, puisqu'il n'est que trop vrai, que, parmi les nombreux accidens qui peuvent arriver alors, quelques-uns sont incurables, et d'autres plus ou moins graves, j'ai cru devoir diriger mon attention sur la manière de les prévenir.

La cessation des règles, comme nous l'avons vu, peut avoir lieu de deux manières : sans troubles notables dans la santé, ou bien accompagnée d'accidens plus ou moins nombreux. Je crois devoir diviser également cette dissertation en deux parties.

La première partie contient quatre chapitres.

Dans le premier, j'expose l'âge auquel arrive le plus communément la cessation des règles.

Dans le deuxième, j'énumère les principaux phénomènes qui accompagnent la cessation des règles, sans que la santé soit visiblement dérangée.

Le troisième renferme les changemens opérés dans la femme après la cessation des règles.

Le quatrième comprend les conditions nécessaires pour que la cessation des règles se passse comme il a été dit.

La deuxième partie est divisée en deux sections.

La première section contient trois chapitres.

Dans le premier chapitre, j'énumère les accidens qui viennent troubler l'âge critique.

Dans le deuxième, j'expose les causes de ces accidens;

Dans le troisième, j'établis le but que l'on doit se proposer dans l'emploi des moyens préservatifs.

La deuxième section renferme les précautions à prendre pour prévenir les accidens; elle est divisée en deux chapitres.

Le premier contient les moyens tirés de l'hygiène;

Le deuxième, ceux tirés de la thérapeutique.

En choisissant un semblable sujet, en le traitant sous tous ces rapports, je n'ai considéré que l'intérêt qu'il offre, que le but de la médecine (celui d'être utile), sans envisager si mes forces me permettaient de l'atteindre. Heureux si cette dissertation peut mériter la sanction de cette Faculté, et si les illustres professeurs qui y sont attachés reconnaissent, dans cet écrit une juste application de leurs savantes leçons! je serai sûr alors que mon but sera rempli.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

Sur la Cessation du Flux menstruel, et sur les Précautions à prendre pour en prévenir les accidens ou les maladies.

PREMIÈRE PARTIE.

De la Cessation des Règles sans troubles manifestes dans la santé.

Chapitre I. *Époque de la cessation des Règles.*

L'époque de la cessation du flux menstruel n'est point rigoureusement fixée ; elle varie suivant le climat, la constitution de la femme, son tempérament, son éducation, son genre de vie, etc. L'on a remarqué qu'il existait, en général, un rapport direct entre la première et la dernière menstruation ; que, quand l'une avait été plus précoce, l'autre arrivait aussi plus promptement ; que, par la même raison, les femmes qui habitaient les pays chauds cessaient d'être réglées avant celles qui vivaient dans les contrées septentrionales. Mais que d'exceptions à cette règle ! à combien de circonstances capables de prolonger ou de diminuer la durée de l'écoulement périodique les femmes ne sont-elles point exposées dans le courant de leur fécondité ! C'est ordinairement entre quarante et cin-

quante ans qu'elles cessent, dans nos climats, d'être soumises à cette évacuation, rarement plutôt, quelquefois plus tard.

Haller et plusieurs autres citent des exemples de menstruations prolongées jusqu'à soixante, soixante-dix, quatrevingts, et même cent ans; mais *Astruc* remarque fort judicieusement que l'on doit se défier de semblables écoulemens, lorsqu'ils dépassent le terme ordinaire. L'expérience nous fait voir, en effet, qu'ils dépendent souvent d'une lésion organique de la matrice.

Chapitre II. *Phénomènes qui accompagnent la cessation des Règles.*

Quelques femmes ne s'aperçoivent qu'elles ont franchi cette époque que par la disparition complète du flux menstruel; cette circonstance est sans doute la plus avantageuse de toutes, mais elle est fort rare : il est bien plus ordinaire, au contraire, que la cessation définitive des règles soit annoncée par quelques phénomènes particuliers : ces phénomènes peuvent avoir leur siége dans les organes de la génération, ou bien dans le reste de l'économie. Dans le premier cas, je les désigne sous le nom de *locaux*, dans le second, sous celui de *généraux*.

Phénomènes locaux de la cessation des Règles.

L'utérus cesse d'éprouver à chaque mois l'éréthisme qui annonçait l'évacuation menstruelle; cette évacuation elle-même offre dans son cours la plus grande irrégularité; elle reste un, deux, trois, quatre mois, un an même sans paraître, revient ensuite pour ne durer qu'un jour ou deux, ou pour se prolonger pendant cinq, six, huit, dix jours, pour ne donner que quelques gouttes de sang ou bien une quantite considérable : mais lorsqu'elle est excessive, elle doit prendre place parmi les accidens de l'âge critique.

Dans d'autres circonstances, les époques de l'écoulement se rap-

prochent : au lieu d'arriver tous les mois, elles ont lieu toutes les trois semaines, et même tous les quinze jours. L'écoulement peut offrir aussi, dans sa durée et dans sa quantité, la même irrégularité dont nous avons parlé.

Un fluide blanc, inodore, paraît quelquefois dans les intervalles du sang menstruel, comme l'ont observé plusieurs médecins ; il peut, dans quelques circonstances, être avantageux, surtout quand les règles diminuent d'une manière trop rapide, ou quand elles restent long-temps sans paraître ; il semble alors remplacer en quelque sorte le fluide sanguin.

Phénomènes généraux de la cessation des Règles.

Il survient ordinairement un léger malaise, des bouffées de chaleur, des douleurs dans la région lombaire, aux aines, des engourdissemens dans les jambes, des tiraillemens dans l'estomac, etc. Ces phénomènes, qui peuvent être plus ou moins nombreux, se présentent ordinairement à l'époque où les règles devraient avoir lieu et lors de l'écoulement ; ils cessent au bout de quelques jours pour reparaître de nouveau, mais en diminuant successivement d'intensité à mesure que l'économie s'habitue aux changemens qui s'opèrent en elle, et cessent définitivement quand l'écoulement a disparu pour la dernière fois.

Chapitre III. *Changemens qui ont lieu après la cessation des Règles.*

Ces changemens ont lieu dans les organes de la génération ou dans le reste de l'économie ; ils sont donc, d'après notre division, ou locaux ou généraux.

Changemens locaux qui ont lieu après la cessation des Règles.

L'utérus, marqué du sceau de l'impuissance, augmente de volume, sa cavité s'agrandit, son col s'entr'ouvre, les vaisseaux qui le pénè-

trent augmentent de capacité; mais cet organe éprouve ensuite, par l'effet des progrès de l'âge, différentes modifications dont les détails n'appartiennent point à mon sujet.

Changemens généraux qui ont lieu après la cessation des Règles.

Toute l'économie semble recevoir une nouvelle vigueur : de là une santé florissante, inconnue jusqu'alors à certaines femmes délicates, assujetties auparavant à une évacuation périodique qu'elles ne pouvaient supporter.

« Plusieurs femmes, dit *Fothergill*, n'éprouvent point d'alté-
« rations dans leur santé à l'époque critique ; quelques-unes sem-
« blent même prendre une nouvelle vigueur. C'est ainsi que l'on
« voit des complexions frêles et délicates, ou singulièrement affai-
« blies par des évacuations copieuses, se trouver très-bien de la
« cessation des règles. »

La femme, délivrée de tous les maux attachés aux fonctions de son sexe, quitte en quelque sorte sa constitution pour prendre celle de l'homme; mais plus flexible que lui dans son organisation, elle évite la plupart des affections qui vont l'assaillir de toutes parts, et conserve un juste espoir de pousser plus loin sa carrière ; obéissant alors sans murmure aux lois de la nature, qui a fixé cette époque pour la perte de ses charmes, elle borne sa satisfaction à rechercher le solide ornement de son esprit, à perfectionner la justesse de son jugement, à nous faire admirer la sagesse de ses conseils, à nous faire respecter ses vertus, à voir croître enfin dans ses enfans celles qu'elle y a fait naître.

Chapitre IV. *Conditions nécessaires pour que la cessation des Règles se passe naturellement.*

En envisageant les grands changemens qui s'opèrent chez la femme à l'époque critique, on serait étonné de les voir accom-

pagnés de troubles aussi peu considérables, si l'on ne réfléchissait bientôt que ces changemens sont dans les vues de la nature, dont on reconnaît sans peine tout le travail; il est donc nécessaire qu'elle ne soit point troublée, que rien n'exige les forces dont elle a besoin. Nous trouvons toutes ces conditions chez la femme de la campagne, chez celle qui, recevant en naissant une heureuse constitution, respire un air pur, travaille selon ses forces, se nourrit, se repose selon ses besoins ; remplit, en devenant mère, le vœu de la nature, ignore enfin toutes les passions que l'on trouve au sein des grandes villes, et les regrets qu'elles entraînent souvent après elles.

L'utérus alors, nullement troublé dans son mode de vitalité, ne porte point de fâcheuses impressions sur l'économie ; celle-ci fortifiée, modifiée d'une manière avantageuse, ne porte point sur l'utérus d'influences défavorables, et de cette irradiation réciproque et bien coordonnée résulte une constitution forte qui ne peut être ébranlée que par de fortes secousses.

Nous supposons toutefois que la matrice n'ait point reçu d'impressions directes qui aient pu déranger son mode de vitalité, et qu'un vice général n'ait point affecté l'économie.

DEUXIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

Chapitre I. *Accidens qui accompagnent la cessation des Règles.*

Ces accidens sont extrêmement nombreux, et peuvent avoir leur siége dans les organes de la génération, ou dans le reste de l'économie. Nous suivrons donc l'ordre que nous avons déjà établi, en les divisant en *locaux* et en *généraux*.

§. I. *Accidens locaux qui accompagnent la cessation des Règles.*

Les accidens locaux que l'on remarque le plus souvent sont :

1.° *Dans l'utérus*, les hémorrhagies latentes ou apparentes, actives, passives ou nerveuses, idiopathiques ou symptomatiques ; l'inflammation, l'engorgement, les ulcères, les tumeurs fibreuses, la tympanite et l'hydropisie.

2.° *Dans l'utérus et le vagin*, les polypes, la leucorrhée.

3.° *Dans l'utérus et les ovaires*, le squirrhe, le cancer, les hydatides.

4.° *Dans les ovaires*, l'hydropisie enkystée.

Je crois devoir placer ici les nouvelles menstruations qui arrivent vers soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans, après une longue suppression, comme *Haller* en cite plusieurs exemples ; car elles sont le plus souvent symptomatiques, et dépendantes d'une affection organique de l'utérus.

Quoique toutes ces affections soient considérées comme dépendantes de la cessation des règles, ce serait cependant une grande erreur de croire qu'elles ne puissent pas exister avant cette époque ; l'expérience démentirait à chaque instant une semblable assertion. Les hémorrhagies utérines, en effet, peuvent avoir lieu pendant tout le temps de la fécondité de la femme. Il n'est point rare de voir des affections organiques de l'utérus précéder de plusieurs années la cessation des règles. Il est très-ordinaire aussi de voir des leucorrhées bien avant l'âge critique, quelquefois même depuis la première éruption des menstrues ; il est même quelques exemples de leur existence avant l'établissement de cette évacuation. Enfin les hydropisies enkystées arrivent souvent avant l'époque dont nous nous occupons. Nous devons donc la regarder comme une grande cause de toutes ces affections, mais non point comme une cause indispensable pour qu'elles aient lieu.

§. II. *Accidens généraux qui accompagnent la cessation des Règles.*

Ces accidens sont si nombreux et si variés, que je n'ai point la prétention de les réunir tous. Je vais seulement énumérer les principaux ; et, pour mettre plus de clarté dans leur exposition, je suivrai l'ordre nosologique de M. le professeur *Pinel*. Les lettres A, B, C, etc., indiqueront les divisions de ces différentes classes.

I.re CLASSE. *Fièvres.*

Les fièvres qu'on a le plus observées lors de l'âge critique, et qui ont paru se lier avec cette époque, sont les fièvres inflammatoires, adynamiques, intermittentes, hectiques.

II.e CLASSE. *Phlegmasies.*

A. *Phlegmasies cutanées.* On voit souvent des éruptions de petits furoncles, des érysipèles, des dartres rebelles, au visage et dans différentes parties du corps, surtout si la femme a déjà éprouvé quelques affections cutanées. Il n'est point rare de voir les éruptions dont nous venons de parler se porter sur les yeux, sur les oreilles, ou bien rétrocéder à l'intérieur sur les membranes, sur les viscères, et produire des accidens plus ou moins graves.

B. *Phlegmasies des membranes muqueuses.* Ces phlegmasies ont principalement leur siége dans la bouche et dans le canal intestinal. Elles produisent, dans le premier cas, des aphthes ; dans le second, des diarrhées qui deviennent souvent chroniques, résistent à tous les moyens de la polypharmacie, et entraînent les malades dans une maigreur extrême, une consomption mortelle. Dans d'autres circonstances, c'est sur d'autres membranes que se porte l'affection. Nous devons remarquer ici que toutes ces phlegmasies sont, dans le

plus grand nombre des cas, le résultat de la répercussion d'un exanthême ou de quelque autre maladie, et qu'elles sont rarement primitives.

C. *Phlegmasies du tissu cellulaire*, ou mieux, *lamineux*. Cette classe nous offre les phlegmons, assez communs à l'âge critique, et les inflammations des organes parenchymateux, selon qu'ils sont le siége d'un vice radical ou d'une faiblesse accidentelle.

D. *Phlegmasies des tissus, musculaire, fibreux, synovial*. Nous pouvons rapporter ici les affections goutteuses et rhumatismales variées, affections très-disposées à rétrocéder à l'intérieur, comme l'observe M. le professeur *Pinel*, et à produire des symptômes inflammatoires ou spasmodiques, qui simulent d'autres maladies primitives.

III.e CLASSE. *Hémorrhagies.*

Je ne parlerai ici que de celles qui ont lieu sur les membranes muqueuses. Celles qui ont été le plus observées sont l'épistaxis, l'hémoptysie, l'hématémèse, l'hématurie.

Toutes ces hémorrhagies peuvent être actives ou passives, selon la disposition de l'organe et de toute l'économie.

IV.e CLASSE. *Névroses.*

La prédominance du système nerveux chez la femme rend les accidens qui en dépendent extrêmement nombreux et variés ; rarement cependant les sens sont primitivement dérangés dans leurs fonctions. Il n'en est point de même des fonctions cérébrales : aussi voyons-nous souvent des étourdissemens, quelquefois même l'apoplexie, à un degré plus ou moins élevé ; d'autres fois ce sont des désordres moraux qui caractérisent l'hypochondrie et l'hystérie.

Dans d'autres circonstances, on observe dans les différentes fonctions les phénomènes les plus variés.

A. *Dans la locomotion*, des névralgies, frontale, sous-orbitaire, maxillaire ; des mouvemens convulsifs, des douleurs spasmodiques.

B. *Dans la digestion*, des volutations internes qui se dirigent vers l'œsophage, des hoquets anomaux et bruyans, des coliques, des distensions flatulentes des intestins, des resserremens spasmodiques du rectum.

C. *Dans la respiration*, des spasmes, un sentiment de suffocation dans la région précordiale ou d'étranglement dans le larynx.

D. *Dans la circulation*, des palpitations.

L'utérus est quelquefois devenu le siége de contractions et d'efforts expulsifs aussi considérables que ceux du dernier moment du travail de l'accouchement.

D'autres fois les phénomènes nerveux simulent des affections inflammatoires, ou bien l'hydropisie, et même la grossesse. Ils ont souvent porté cette dernière jusqu'à la probabilité.

Enfin on a remarqué les sensations les plus bizarres et les plus insolites.

V.^e^ CLASSE. *Affections organiques.*

Je les diviserai, comme le célèbre auteur de la Nosographie philosophique, en *générales* et en *particulières*.

ORDRE I. — *Générales.* Toute l'économie paraît, à l'époque critique, partager avec l'utérus la cruelle tendance à la dégénérescence cancéreuse : aussi les moindres causes suffisent-elles pour produire des squirrhes, des cancers aux mamelles, à l'estomac, au rectum, etc.

Les auteurs rapportent aussi des exemples d'affections scorbutiques.

Ordre II. — *Particulières.* A. *Dans le système sanguin.* Les auteurs citent des exemples d'anévrismes du cœur ou des gros vaisseaux, et de tumeurs hémorrhoïdales, chez les femmes pléthoriques surtout.

B. *Dans le système lymphatique.* C'est aussi chez les femmes d'un tempérament lymphatique que l'on a le plus souvent observé l'hydrothorax, l'hydropéricarde, l'ascite, etc.

Ajoutons enfin que la plupart des maladies auxquelles les femmes ont été sujettes auparavant reviennent alors, et sévissent même avec plus d'intensité.

Chapitre. II. *Causes des accidens, soit locaux, soit généraux.*

L'expérience nous fait voir que, parmi les causes nombreuses des accidens de l'âge critique, les unes indisposent de plus ou moins loin les organes à la révolution qui doit s'opérer en eux, tandis que les autres viennent troubler cette révolution lorsqu'elle s'opère. Je crois donc devoir les diviser, d'après l'époque à laquelle elles agissent, en *prédisposantes* et en *occasionnelles.*

A. *Causes prédisposantes.* Ce sont les tempéramens, sanguin, lymphatique ou nerveux, portés à un degré éminent; l'excès ou le défaut de sensibilité de l'utérus, soit constitutionnel, soit acquis; la difficulté de l'éruption menstruelle, les irrégularités, les suppressions, les déviations des menstrues; les avortemens, les couches multipliées ou laborieuses; les mauvaises manœuvres dans les accouchemens, les déchirures du placenta, les pertes utérines, pendant et après l'accouchement; les fleurs blanches, qui durent quelquefois depuis long-temps, et qui fournissent une matière plus ou moins âcre; les écoulemens vénériens, les lotions astringentes, employées dans toutes les circonstances, mais surtout pour supprimer les écoulemens utérins; la chute de la matrice, et l'irri-

tation exercée sur elle par les pessaires ; les excès ou les privations des plaisirs de l'amour ; la vie sédentaire, l'abus des chaufferettes, les vices scorbutiques, scrophuleux, psorique, dartreux, fixés sur l'utérus; les chagrins prolongés, surtout ceux qui ont rapport aux fonctions de cet organe, comme je m'en suis plusieurs fois assuré à l'hospice de Clinique interne, et comme semblent le prouver les observations recueillies à cette Clinique, depuis son institution.

B. *Causes occasionnelles.* Parmi ces causes se trouvent, l'excitation subite de toutes les passions, et de toutes les sensations violentes, comme la colère, la frayeur, etc., surtout au moment de l'écoulement menstruel ; les variations trop rapides dans la température ; le passage d'une saison à une autre, comme de l'hiver au printemps, etc. ; la suppression inconsidérée des hémorrhagies, et surtout de celles qui ont lieu par l'utérus ; l'omission d'une saignée habituelle, un excès de débauche, un exercice immodéré, des médicamens excitans, pris dans la vue de se garantir de quelque maladie, tels que les purgatifs drastiques ; la continuation ou la production nouvelle de quelques causes prédisposantes ; enfin, l'apparition d'une maladie accidentelle.

Chapitre III. *But que l'on doit se proposer dans l'emploi des moyens préservatifs.*

Il est sans doute de la plus haute importance, pour prévenir les accidens de l'âge critique, de bien connaître les causes qui peuvent les produire. Il suffit en effet, pour y parvenir, 1.° d'empêcher la production des causes occasionnelles : la femme le peut. 2.° De s'opposer au développement ou à la continuation des causes prédisposantes : la femme le peut encore, jusqu'à un certain point, pour quelques-unes. 3.° De diminuer, enfin d'effacer même entièrement leur effet : cette dernière condition offre la plus grande

difficulté à remplir. Nous connaissons peu le mode d'action de la plupart de ces causes sur l'utérus; il serait même dangereux de porter alors sur cet organe l'impression d'un moyen quelconque. Nous devons donc, pour ce troisième point, nous reporter à une époque bien antérieure, et conseiller aux femmes encore jeunes de faire choix d'un médecin et d'un accoucheur instruits. Les femmes qui touchent à leur époque critique, et qui ont reçu l'influence de plusieurs de ces causes, ne doivent cependant point s'en alarmer; cette circonstance exige seulement de leur part une plus grande attention aux moyens que nous allons proposer; et d'ailleurs la nature a souvent des ressources qui nous sont inconnues, mais sur lesquelles, à la vérité, nous ne devons pas raisonnablement compter.

SECTION II.

Moyens préservatifs.

Ces moyens sont tirés de l'hygiène et de la thérapeutique; mais, avant tout, je dois prévenir que je suppose la femme au moment où elle éprouve les premiers phénomènes qui annoncent la cessation des règles.

Chapitre I. *Moyens préservatifs tirés de l'hygiène.*

C'est dans cette branche intéressante de l'art de guérir, rendue nouvelle par les savantes leçons de M. le professeur *Hallé*, que nous allons puiser les moyens préservatifs les plus nombreux: nous suivrons l'ordre établi par ce célèbre professeur, et sa division en six classes. Nous allons d'abord exposer ce qui fait l'objet de chacune d'elles.

La première classe renferme tout ce qui concerne l'atmosphère, l'habitation, et les soins de propreté générale. *(Circumfusa.)*

La deuxième comprend tout ce qui a rapport aux habillemens, aux lits, aux bains, et aux soins de propreté individuelle. *(Applicata.)*

La troisième s'occupe des choses introduites dans les voies alimentaires, sous le nom d'*alimens* et de *boissons*. *(Ingesta.)*

La quatrième a pour objet la sortie, hors de notre corps, de toutes les choses qui ne sont plus actuellement nécessaires à notre nutrition, et qui, retenues dans notre économie, pourraient y produire quelque dérangement. *(Excreta.)*

Dans la cinquième est renfermé tout ce qui est relatif au mouvement, au repos, au sommeil et à la veille. *(Gesta.)*

La sixième enfin contient tout ce qui est relatif aux sensations et aux affections de l'âme, etc. *(Percepta.)*

Parmi les préceptes de l'hygiène, il en est que toutes les femmes peuvent suivre indistinctement; d'autres qui sont plus particulièrement applicables à quelques-unes d'entre elles, et qui varient selon les tempéramens. Nous diviserons aussi les précautions à prendre, en *générales* et en *particulières;* et nous nous servirons des lettres A, B, etc., pour indiquer toutes nos subdivisions.

I.re CLASSE. *Circumfusa.*

Précautions générales. — A. *Atmosphère.* Il sera très-avantageux aux femmes de respirer un air pur; d'abandonner toutes les grandes réunions des hommes; les bals, les spectacles, etc.: dans toutes ces enceintes, la proportion de l'air respirable (l'oxygène) se trouve diminuée, le gaz acide carbonique et les émanations animales augmentent en proportion. Tous ces principes portent sur les poumons une action débilitante qui se transmet ensuite à toute l'économie; mais ce n'est point là le seul inconvénient de ces différens lieux, ils offrent encore des objets capables d'exciter les sens, et d'alimenter des passions qui ne devraient plus exister.

B. *Habitation.* Il serait très-utile que l'habitation fût placée dans toutes les circonstances d'air convenables ; que l'appartement de la femme fût vaste, bien aéré ; que la chaleur y fût entretenue par le moyen des cheminées plutôt que par des poêles, car ces derniers ont l'inconvénient de trop raréfier l'air, surtout si leur ouverture n'est point dans l'appartement.

Il est une habitude que les femmes ne devraient jamais contracter, et dont il est nécessaire qu'elles se défassent à l'époque critique, c'est celle d'introduire sous leurs vêtemens des foyers de chaleur, qui portent sur l'utérus une action débilitante, le disposent de loin aux accidens les plus graves, et peuvent occasionner, à l'époque dont nous nous occupons, des pertes considérables, soit actives, soit passives, selon l'état de l'utérus, et de toute l'économie.

C. *Soins de propreté générale.* S'il est nécessaire que, dans toutes les circonstances de la vie, la propreté règne dans les habitations et autour d'elles, à plus forte raison lorsque de grands changemens se passent dans notre économie.

Précautions particulières. — A. *Pour les femmes d'un tempérament sanguin.* Les femmes qui sont douées de ce tempérament, devront respirer un air frais ; rechercher les plaines riantes, les lieux ombragés ; éviter la trop grande chaleur de l'atmosphère, ou de leurs appartemens, elle développerait encore les effets de la pléthore générale ; elles devront surtout éviter les changemens brusques du chaud au froid ; ce dernier resserre le tissu cutané, diminue subitement les effets de la pléthore à la surface du corps, et tend à faire refluer dans l'intérieur une quantité plus considérable de sang, soit sur l'utérus, siége alors d'un travail particulier, soit sur d'autres organes essentiels à la vie, comme le cerveau, les poumons, surtout s'ils ont pour la pléthore une prédisposition, soit originelle, soit acquise.

B. *Pour les femmes d'un tempérament lymphatique.* Il sera très-avantageux aux femmes de ce tempérament de rechercher les rayons du soleil, de fuir le froid, surtout celui qui est joint à l'humidité ; cette dernière, affaiblit encore le tissu de la peau, et rend l'impression du froid bien plus considérable.

Il ne leur serait pas moins utile que leur habitation fût placée dans un lieu élevé, bien aéré, exposé aux rayons du soleil et de la lumière ; d'entretenir dans leur appartement une chaleur assez considérable, au moyen d'un feu lumineux ; de se conformer aux alternatives du jour ; de rentrer chez elles avant la nuit ; de n'en sortir qu'au lever du soleil.

C. *Pour les femmes d'un tempérament nerveux.* Les femmes de ce tempérament devront préférer un air doux à un air trop excitant ; éviter d'entretenir sur elles ou dans leurs appartemens des principes odorans plus ou moins stimulans.

Il leur serait de la plus grande utilité de quitter la ville pour aller à la campagne contempler les productions de la nature.

Les différentes combinaisons de ces tempéramens exigent sans doute des modifications dans les considérations que nous venons d'établir ; mais on n'exige point de moi, je crois, que j'entre dans des détails à cet égard.

II.^e CLASSE. *Applicata.*

Précautions générales. — A. *Habillemens.* La grande sympathie qui existe entre l'utérus et la peau, la tendance singulière aux dégénérescences organiques à l'époque critique, sont autant de considérations qui doivent engager les femmes à renoncer aux caprices des modes, à ne plus faire usage de ces corsets qui leur compriment la poitrine et l'abdomen ; à cesser l'emploi de tous les moyens capables d'exercer sur les seins une cruelle compression ; combien d'accidens ont été la suite d'une semblable torture !

combien de femmes ont été forcées, par des squirrhes ou des cancers des mamelles, à prendre, dans un temps plus reculé, des vêtemens qui, quelques années auparavant, leur auraient évité les souffrances et les regrets qu'elles éprouvent! Plusieurs auteurs ont insisté sur le danger des compressions exercées sur les seins, et l'expérience semble chaque jour nous offrir de nouveaux exemples de leurs effets pernicieux. Les vêtemens de la femme devront donc être aisés, couvrir toute l'habitude du corps, et permettre à chaque organe de prendre la position qu'il doit occuper. Il est encore un autre écueil que les femmes doivent éviter : plusieurs d'entre elles craintives et minutieuses, se renferment dans leurs appartemens et entassent sur leur corps vêtement sur vêtement. Elles affaiblissent ainsi le tissu cutané, et le rendent plus sensible aux impressions extérieures.

B. *Lits.* Il n'est point indifférent de fixer son attention sur ce point de l'hygiène ; les lits trop mous, en effet, n'offrent pas seulement l'inconvénient d'entretenir la peau dans un bain de vapeur, mais ils entretiennent encore autour des organes génitaux un foyer de chaleur qui y détermine, une pléthore locale, et les excite à de nouveaux plaisirs, dans un moment où ils devraient rester dans le plus grand calme. Il sera donc nécessaire aux femmes, surtout à celles qui ont déjà quelque disposition aux affections utérines, de substituer des matelas à leurs lits de plume.

C. *Bains, soins de propreté individuelle.* Les bains généraux ne conviennent guère à cette époque, nous exposerons plus tard les précautions qu'ils exigent, lorsque la nécessité force d'y recourir ; il n'est point rare de voir, à l'âge critique, des rousseurs, des petits boutons, des dartres même paraître à la figure. Toutes ces éruptions sont désagréables à quelques femmes ; aussi ne manquent elles pas d'employer toutes sortes de moyens pour chercher à les faire disparaître. Imprudentes qu'elles sont, elles troublent la nature

dans sa marche, et substituent des affections dangereuses à de légères incommodités. Nous devons blâmer aussi l'habitude de certaines femmes de se laver les organes génitaux avec des liqueurs astringentes ; nous en ferons sentir les inconvéniens en parlant des *excreta ;* nous nous contentons de dire ici que l'eau pure, un peu tiède est bien préférable.

Modifications et précautions particulières. — A. *Chez les femmes d'un tempérament sanguin.* Les compressions exercées à la surface du corps, chez les femmes de ce tempérament, offrent encore l'inconvénient de disposer les organes intérieurs à la pléthore. Nous avons déjà dit que la chaleur extérieure augmentait les effets de la pléthore générale ; ce sera donc surtout les femmes de ce tempérament qui devront exclure toute minutie dans leurs vêtemens ; elles devront éviter les bains autant qu'elles le pourront, et dans les cas qui nécessiteraient de nettoyer la peau, les simples lotions devront être préférées ; ou bien on devrait prendre auparavant toutes les précautions nécessaires pour diminuer la pléthore.

B. *Chez les femmes d'un tempérament lymphatique.* Ce tempérament conserve un bien faible degré de réaction contre les influences extérieures ; les femmes qui en sont douées devront donc choisir des vêtemens propres à dessécher la peau, et capables aussi d'entretenir l'habitude du corps dans un état de chaleur à peu près invariable. Les tissus non conducteurs du calorique, comme ceux de laine, etc, sont très convenables pour remplir ce double but.

Les bains d'eau courante, que l'on a proposés pour les femmes de ce tempérament, ne conviennent guère dans la circonstance actuelle. L'on a remarqué d'ailleurs qu'ils augmentaient le flux menstruel. Il serait convenable aussi de n'employer que de simples lotions, et de faire ensuite quelques frictions sèches ou aromatiques sur toute l'habitude du corps.

C. *Chez les femmes d'un tempérament nerveux.* Nous pouvons

en quelque sorte rapporter à ce tempérament ce que nous avons dit du lymphatique. Il semblerait cependant ici que les bains devraient être bien plus souvent indiqués ; mais l'expérience a démontré qu'il fallait être très-réservé dans leur emploi ; nous pouvons facilement nous en rendre raison ; l'on devra seulement en conseiller l'usage dans les vives émotions de la sensibilité, lorsqu'elles peuvent faire craindre un état spasmodique.

Puisque les bains offrent si peu d'utilité chez toutes les femmes vers l'âge critique, qu'ils peuvent même être nuisibles, dans plusieurs circonstances, on ne peut donc trop recommander à ce sexe de changer fréquemment de linge, afin de pouvoir se passer en quelque sorte de recourir à de semblables moyens.

III.e CLASSE. *Ingesta.*

Précautions générales. C'est surtout à l'époque critique que les femmes doivent éviter tous les genres d'excès, sous le rapport des alimens comme sous celui des boissons. Mais les préceptes de l'alimentation sont si différens, selon les trois tempéramens dont nous avons déjà parlé, que nous allons les considérer dans chacun d'eux.

Précautions particulières. — A. *Règles de régime pour les femmes d'un tempérament sanguin.* L'on doit se proposer deux choses chez les femmes de ce tempérament : la première est d'éviter la formation d'une quantité proportionnelle de sang trop considérable ; la seconde est de s'opposer à une excitation trop vive de toute l'économie : l'on remplira l'une et l'autre indication, 1.° en ne présentant point aux voies digestives des substances capables de les exciter, d'augmenter leur énergie, en cherchant au contraire à la modérer, à la ramener à de justes bornes ; 2.° en s'abstenant d'alimens trop substantiels, en diminuant la quantité des particules nutritives.

a. *Alimens.* L'on ne peut donc trop recommander aux femmes

d'un tempérament sanguin, surtout s'il est pléthorique, d'abandonner l'usage des viandes adultes, des viandes noires, salées, fumées, rôties, épicées, etc., d'éviter en général tout assaisonnement de haut goût : il leur sera très-avantageux de substituer à tous ces alimens échauffans le laitage, les herbes potagères, les fruits mûrs, doux, un peu sucrés ou acides; elles pourront cependant faire usage de temps en temps de quelques viandes blanches et gélatineuses, comme du veau, du poulet, etc., ou bien de poissons, choisis de préférence parmi ceux qui sont pêchés dans les eaux claires et courantes, car ceux que l'on tire des eaux bourbeuses et stagnantes sont ordinairement d'une difficile digestion.

b. *Boissons.* Les boissons, pour concourir au même but, devront être délayantes ou acidules, composées de vin très-étendu d'eau, ou de limonades, etc. Il sera donc nécessaire de renoncer aux vins choisis, aux liqueurs de toutes espèces, aux infusions stimulantes, comme le thé, le café, etc.

Les repas devront être assez légers pour ne point produire une tendance au sommeil; l'on a vu quelquefois des accidens fâcheux, et même l'apoplexie, survenir dans des cas semblables.

Il est utile de supprimer le repas du soir, lorsque les femmes éprouvent des bouffées de chaleur à la figure, des suffocations, etc.; d'ailleurs il sera nécessaire de considérer jusqu'à quel point se porte la pléthore, la manière plus ou moins prompte, plus ou moins régulière dont cesse la menstruation, la quantité de sang que la femme avait coutume de rendre, comparée à celle qu'elle rend actuellement, etc.; c'est sur ces différentes considérations que reposera la rigueur plus ou moins grande du régime.

B. *Règles de régime pour les femmes d'un tempérament lymphatique.* Les femmes de ce tempérament sont ordinairement celles qui vivent au milieu de l'humidité, et sous l'influence des causes débilitantes. Leurs fonctions digestives et nutritives ont peu d'énergie; il serait extrêmement dangereux de chercher encore,

dans l'alimentation , à diminuer la force de toute l'économie ; l'on disposerait ces personnes au scorbut, aux fièvres intermittentes et adynamiques, affections déjà trop communes alors chez les femmes de ce tempérament. Les alimens devront donc être substantiels, d'une facile digestion , mais ne jamais surpasser la quantité de force digestive ; il sera nécessaire d'augmenter aussi cette force digestive, et par suite la force organique , par l'emploi de quelques assaisonnemens légèrement excitans, de quelques boissons toniques. Les alimens tirés du règne animal seront donc ici préférés à ceux tirés du règne végétal : il sera bon de joindre à ces boissons un peu de vin pur.

Nous ne pouvons donner ici que les bases du régime, il offre des variétés infinies, suivant les moyens de la femme , ses occupations, l'état de sa santé et les influences que l'on doit redouter le plus. C'est au médecin à savoir remplir , selon les cas , les indications que nous avons établies , avec un grand nombre de moyens, ou bien avec le plus petit nombre possible.

C. *Règles de régime pour les femmes d'un tempérament nerveux.* Il sera prudent d'éviter tout ce qui peut porter sur l'économie une excitation trop forte. Les règles hygiéniques que nous avons établies pour les femmes d'un tempérament sanguin conviendront donc à à celles d'un tempérament nerveux , mais seulement sous le rapport de la partie excitante, si je puis m'exprimer ainsi , et non sous celui de la partie nutritive , car le tempérament nerveux est assez ordinairement joint à une faiblesse matérielle ; de manière donc que l'on devrait employer des alimens capables de nourrir sans exciter. Les viandes blanches faites seront très-avantageuses; le vin ne devra jamais être pris pur , car il pourrait porter une excitation trop forte. Nous devons remarquer encore que les femmes de ce tempérament sont ordinairement celles qui sont plus portées aux plaisirs de l'amour , et que le vin , ainsi que toutes les liqueurs spiritueuses peuvent encore augmenter un pareil penchant.

IV.^e CLASSE. *Excreta.*

Deux sortes d'évacuations doivent surtout fixer l'attention du praticien : ce sont les évacuations sanguines, et les évacuations muqueuses.

A. *Évacuations sanguines.* Elles ont reçu le nom d'*hémorrhagies;* nous ne devons nous en occuper ici qu'autant qu'elles ne constituent pas un phénomène pathologique ; nous allons donc seulement les envisager chez les femmes d'un tempérament sanguin, puisqu'elles sont même avantageuses aux femmes de ce tempérament, toutes les fois qu'elles ne sont point portées à l'excès. Laissons *Hoffmann* indiquer quand elles sont excessives : « Elles sont trop « abondantes, dit-il, quand elles laissent un état de grande faiblesse, « qu'il en résulte un dérangement dans les autres fonctions, comme « du dégoût, des crudités, un gonflement d'estomac, un mauvais « teint, un pouls faible, un sommeil inquiet et fatigant. » Les hémorrhagies qui épouvantent le plus les femmes, sont celles qui ont lieu par l'utérus; aussi se félicitent-elles souvent de rencontrer un médecin qui puisse les arrêter promptement. Pratique funeste, si l'on n'agit avec la plus grande prudence, si l'on ne remonte à leur source, et si l'on ne réfléchit qu'elles sont souvent le résultat des écarts d'hygiène auxquels se livrent les femmes. La nature cherche à se débarrasser d'un sang dont elle est surchargée; il serait donc dangereux d'employer tous les moyens de l'art pour le retenir. Ne serait-il pas bien plus convenable de combattre les causes, d'imposer un régime sévère, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait exciter l'utérus? L'on devra insister sur toutes ces précautions, quoique l'hémorrhagie, comme nous le supposons toujours, ne soit point excessive; car il me semble que le médecin ne doit pas seulement envisager si l'hémorrhagie peut être utile ou nuisible à toute l'économie, mais encore qu'il ne doit point perdre

de vue la surface sur laquelle elle a lieu ; qu'il doit calculer quels seront les résultats d'un afflux plus ou moins prolongé du sang sur un organe, d'après les dispositions ou les circonstances dans lesquelles il se trouve. C'est ainsi qu'à l'âge critique, les hémorrhagies utérines peuvent être avantageuses pour toute l'économie, lors même qu'elles sont souvent répétées et long-temps continuées, et qu'elles peuvent devenir cependant nuisibles pour l'utérus lui-même ; car ce n'est point vers cet organe que le sang devrait affluer dans cette circonstance. Une épistaxis serait avantageuse dans ce cas ; une hémoptysie même ne devrait point inquiéter, à moins que les poumons n'eussent été préliminairement le siége de quelque affection ; cette dernière offrirait au contraire beaucoup plus de craintes dans un âge plus précoce, lorsque toutes les forces semblent se concentrer sur la poitrine, surtout si cette cavité n'offrait point le développement qu'elle devrait avoir. Il en est de même de l'utérus ; l'on devrait concevoir un plus juste sujet de craintes, si cet organe avait déjà reçu l'impression de quelques causes de ses affections. Nous pourrions étendre ces considérations beaucoup plus loin, mais nous sortirions de notre objet.

B. *Évacuations muqueuses.* Je ne parlerai que de celles connues sous le nom de *fleurs blanches* ou de *leucorrhée.* Cet écoulement peut ne paraître qu'à l'époque critique, ou l'avoir précédée d'un temps plus ou moins reculé ; il peut cesser d'exister sans danger, ou bien être tellement lié à toute l'économie, que son existence soit indispensable au maintien de la santé ; dans cette alternative de circonstances, je ne puis trop recommander aux femmes qui ont de semblables affections de ne point faire usage de lotions ni d'injections astringentes ; de redouter les prétendus spécifiques vantés par le charlatanisme pour arrêter ces écoulemens, d'autant plus que, dans tous les cas, leur suppression trop prompte peut occasionner de graves accidens. Combien de squirrhes et de cancers de l'utérus ont été la suite de ces répercussions inconsidérées,

lors de l'âge critique ! Plusieurs auteurs, et parmi eux *Raymond*, dans son ouvrage sur les maladies qu'il est dangereux de guérir, M. *Blatin*, dans sa Monographie sur le catarrhe utérin, rapportent plusieurs exemples de différentes affections occasionnées par la suppression de ces écoulemens à différentes époques de la vie, comme la phthisie pulmonaire, des diarrhées colliquatives, différentes éruptions, etc. : les précautions indiquées plus haut peuvent donc se rapporter aux différens âges. Je ne prétends point cependant qu'on laisse subsister de semblables écoulemens, puisque nous les avons considérés ailleurs comme disposant aux accidens de l'âge critique ; ils dépendent, le plus ordinairement, de quelques écarts contre les différentes règles de l'hygiène : ce sont ces différentes causes qui fixeront l'attention du médecin instruit, et le guideront dans ses conseils, aussi bien qu'une infinité de circonstances étrangères à notre sujet.

V.^e^ CLASSE. *Gesta.*

A. *Mouvement.* Les femmes qui vivent dans l'oisiveté franchissent rarement l'âge critique sans éprouver quelques dérangemens dans leur santé : aussi avons-nous rangé la vie sédentaire parmi les causes prédisposantes des affections que l'on pouvait craindre à cette période de la vie. Les fonctions languissent, l'économie est privée d'une excitation générale salutaire ; la tonicité est diminuée dans tous les tissus. L'exercice musculaire produit un effet opposé ; les femmes en retireront donc un grand avantage, et pourront prévenir ainsi les accidens que l'inaction pourrait déterminer ; mais ce moyen, pour être efficace, ne devra jamais excéder la quantité de force des organes.

Les exercices qui conviennent le mieux sont sans doute ceux qui mettent en action un plus grand nombre de parties ; sous ce rapport, le jeu de volant serait préférable. On devra, du reste, varier à l'infini tous les genres d'exercice. Les promenades présenteront

le double avantage d'exercer beaucoup de muscles et d'offrir à l'esprit un nombre considérable d'impressions, sur lesquelles il n'aura point le temps de s'arrêter. Les parties à cheval, en concentrant les mouvemens sur l'abdomen, pourraient déterminer des congestions, et même des hémorrhagies utérines, ou bien d'autres accidens ; les femmes devront donc s'en abstenir. D'ailleurs les secousses sont communiquées, et ne sont point l'effet des contractions musculaires. J'en dirai autant au sujet des voitures. Il est vrai que, d'après la manière dont elles sont suspendues actuellement pour la plupart, les secousses sont moins à craindre, mais aussi l'excitation générale est moins considérable ; il sera donc prudent d'y renoncer aussi, et de préférer aller à pied. Il y a des femmes qui ont perdu en quelque sorte entièrement l'usage des jambes, pour n'avoir jamais voulu s'en servir ; comment feront-elles donc, s'il faut les faire marcher à quarante-cinq ou cinquante ans ? Dans des cas semblables, on peut essayer tous les moyens capables d'exciter leur énergie : ce serait encore le cas de faire quelques pas à pied, et de monter, pendant quelques instans seulement, dans une voiture bien suspendue et découverte, pour reprendre de nouveau le premier exercice ; bientôt toute l'économie acquerra de la force. Les occupations auxquelles se livrent souvent les femmes dans leurs maisons, comme celles de broder, de coudre, etc., ne peuvent guère être rangées au nombre des exercices actifs ; il n'y a pour ainsi dire que les doigts qui agissent ; le reste du corps est dans un état d'immobilité presque complète. Il est enfin un genre d'exercice qui a une grande action sur toute l'économie, c'est la danse ; mais elle offre un grand inconvénient dans la plupart des cas, c'est d'entretenir, de favoriser des idées lascives : cette dernière circonstance doit sans doute rendre très-réservé sur son emploi ; les femmes pourront cependant se livrer de temps en temps à ce genre d'amusement, lorsqu'on sera bien persuadé que les inconvéniens dont nous avons parlé ne peuvent point exister. Je ne parle pas ici des danses, des bals qui ont lieu dans des appartemens ; ils sont presque

toujours dangereux ; mais de ces différens divertissemens, lorsqu'ils ont lieu en plein air.

La quantité et le genre d'exercice peuvent éprouver quelques modifications, suivant le tempérament de la femme ou l'état dans lequel elle se trouve.

Si la femme est d'un tempérament sanguin, si elle est dans un état de pléthore générale, ce qui est très-fréquent chez celle qui vit splendidement sans se livrer à un exercice proportionnel, et dans un temps surtout où tout est fait pour son accroissement, un exercice violent pourrait faire craindre des congestions ou pléthores locales, des hémorrhagies, etc. Ceci est facile à concevoir, si l'on fait attention qu'un exercice quelconque porte d'abord son action sur le cœur ; qu'il rend ses pulsations plus fréquentes ; que le sang circule plus vite dans les gros vaisseaux ; mais que les vaisseaux capillaires, qui sont hors de l'influence immédiate du cœur, n'augmentent d'énergie que consécutivement ; qu'ils sont distendus par une quantité plus considérable de sang ; qu'ils cèdent à cette distension d'autant plus facilement, qu'ils sont plus affaiblis, et qu'ils peuvent enfin donner issue au fluide qu'ils contiennent. Nous avons donc ici deux choses à combattre : 1.° la trop grande quantité de sang ; 2.° la faiblesse des vaisseaux qui le renferment, ou leur défaut de tonicité. On remplira la première indication par un régime sévère, par l'évacuation même d'une certaine quantité de sang ; mais n'oublions pas que la faiblesse des vaisseaux capillaires est déjà considérable, et donnons-nous bien de garde, en insistant trop sur les évacuations sanguines, et en général sur tous les moyens débilitans, de substituer des hémorrhagies passives aux hémorrhagies actives. L'augmentation de tonicité des vaisssaux sanguins devra donc suivre immédiatement leur déplétion. On y parviendra en ne restant pas dans l'inaction pendant que l'on s'occupera à diminuer la pléthore, mais en se livrant de suite à un exercice très-léger d'abord, et que l'on augmentera successivement, à mesure que la pléthore diminuera : les promenades con-

viendront dans le premier temps, et les exercices plus violens sur la fin.

Les fonctions digestives se font mal en général chez les femmes lymphatiques : aussi leur sera-t-il très-avantageux de faire précéder leurs repas d'un léger exercice pour acquérir de l'appétit, et de faire, immédiatement après, une légère promenade, pour faciliter leurs digestions. On devra mettre beaucoup d'attrait dans les amusemens et les exercices des femmes de ce tempérament. La musique ne peut point leur être nuisible. Qui ignore que les soldats fatigués sentent leurs forces revenir au son des instrumens, et qu'ils dépassent de beaucoup le but qu'ils ne croyaient pas pouvoir atteindre? Pourquoi la femme serait-elle sourde à cet excitant?

La faiblesse musculaire entraîne ordinairement après elle la mobilité nerveuse. D'ailleurs, ne remarquons-nous pas que le tempérament athlétique ne se joint jamais au tempérament nerveux? Développement musculaire et sensibilité semblent être contradictoires. C'est donc sur l'exercice musculaire que les femmes nerveuses doivent le plus compter pour diminuer leur excès de sensibilité. Elles fortifieront ainsi leurs muscles, augmenteront leur nutrition, et par suite leur développement. Mais elles devront éviter en même temps tout ce qui peut exciter la sensibilité : ainsi la musique et la danse leur seraient nuisibles.

B. *Repos.* Il sera nécessaire de prendre du repos aussitôt que les organes commenceront à se fatiguer, et de ne point trop le prolonger, mais de le reprendre aussitôt que le besoin s'en fera sentir de nouveau.

C. *Sommeil et veille.* Il est de la plus grande nécessité de ne point renverser l'ordre de la nature, comme le font certaines femmes qui passent les nuits entières au milieu de tous les objets capables d'exciter leurs sens, de monter leur imagination, et qui, poursuivies jusque chez elles par tout ce qui les a frappées, se plaignent

amèrement de ne pouvoir jouir des douceurs du sommeil, et d'être forcées d'acheter un moment de repos par l'abus des préparations opiacées. Il en est d'autres qui se trouvent dans le même cas ; ce sont celles qui se livrent au sommeil au sortir d'un repas trop copieux : une agitation extrême, des rêves effrayans et pénibles ou des insomnies opiniâtres ne tardent point à succéder à l'assoupissement, suite presque immédiate d'une quantité trop considérable d'alimens dans les voies digestives. C'est alors surtout que l'opium est capable de produire les accidens les plus terribles. Mais les femmes n'auraient pas besoin de recourir à ces préparations dangereuses, si elles voulaient changer de conduite, fuir les sociétés nocturnes, manger peu le soir, ou même s'abstenir de souper, se conformer enfin aux conseils que nous leur donnons : un sommeil paisible, voilà l'avantage qu'elles en retireraient.

Sous le rapport de la durée, le sommeil devra être conservé dans de justes proportions avec la veille ; en général, il sera bon de ne point le prolonger.

VI.e classe. *Percepta.*

Cette classe de l'hygiène, est sans doute celle qui offre le plus de considérations à établir.

Quelques femmes, et surtout celles qui aiment leurs plaisirs, regardent avec peine le temps qui s'enfuit, cherchent même à réparer, par le nombre des sensations, le peu de temps qu'il leur reste pour jouir, courent de spectacles en spectacles, d'intrigues en intrigues, de passions en passions, d'illusions en illusions, tableaux obscènes, livres licencieux, telles sont encore les ressources qu'elles savent se ménager ; elles fatiguent même quelquefois leurs organes pour en obtenir de nouvelles jouissances.

D'autres fois, dominées par la passion du jeu, elles passent des journées, des soirées, des nuits entières, dans la crainte de perdre et l'espoir de gagner. « Qu'on se représente, dit *Roussel* (système

« physique et moral de la femme), qu'on se représente un cercle « de personnes clouées sur des chaises, autour d'une table dans « une atmosphère usée et corrompue, dont le corps est dans une « agitation extrême, alternativement ballottées par l'espoir et la « crainte, seulement occupées du soin de captiver les faveurs de « l'aveugle dieu auquel elles sacrifient ; qui, se laissant entraîner « au gré de la passion qui les anime, oublient et les devoirs qui les « appellent et les heures qui s'écoulent ; et ne sortent enfin de ce « violent accès que pour se plonger dans des chagrins plus ré- « fléchis, et on aura une idée de ce qu'on appelle *jeu.* »

Si maintenant nous sondons les replis les plus cachés de ce cœur, qui nous offre l'image de la tristesse, combien n'y trouverons-nous pas de causes de chagrins profonds, qui minent toute la constitution, et disposent aux lésions les plus dangereuses.

Dans d'autres circonstances, la susceptibilité nerveuse est portée à un tel degré, que la moindre impression suffit pour déterminer des mouvemens brusques de colère ou de terreur.

Enfin, il est quelques femmes qui se livrent sans motifs à des craintes exagérées sur leur état ; qui regardent comme un mauvais présage l'intérêt que l'on prend à leur position ; et qui ne manquent pas de saisir avec la plus grande avidité les récits inconséquens de certaines personnes qui semblent ne se complaire qu'à faire le portrait de tous les événemens malheureux qui sont à leur connaissance.

Comment, au milieu de troubles aussi grands, la cessation des règles peut-elle n'être point troublée ?

Comment prévenir ou faire cesser de semblables désordres? Cette tâche, sans doute, est difficile à remplir ; ce sont l'esprit et les sens qui ont été frappés et qui peuvent recevoir encore de nouvelles impressions, c'est aussi sur l'esprit et sur les sens qu'il faut agir. On ne peut donc trop recommander aux personnes qui entoureront la femme de s'observer assez dans leur conduite, leurs conversations et leurs conseils, pour prévenir, diminuer l'impression de tout ce

qui pourrait l'affecter trop vivement, pour chercher à prévenir tous les troubles qui peuvent exister dans son cœur ; ces personnes devront se comporter différemment, suivant les circonstances. Ainsi, la femme aime-t-elle ses plaisirs, est-elle dominée par l'amour, elles devront lui faire entrevoir les dangers auxquels ces passions l'exposent ; faire ressortir les avantages de l'amitié, la déterminer à renoncer à tous les lieux, à tous les objets qui pourraient monter son imagination ; à rompre toutes ses intrigues amoureuses. Est-ce le jeu que la femme préfère, sa raison n'est-elle point assez puissante pour réprimer un tel penchant ; on cherchera d'autres moyens ; on tâchera, par exemple, de rendre le jeu moins intéressé que possible ; on fera en sorte que la société soit composée de quelques personnes désintéressées, qui feront tourner la chance à l'avantage de la joueuse ; et bientôt la joie rayonnera sur son visage. Est-ce le chagrin qui la mine, il faut en rechercher les causes, tâcher de les détruire, s'il est possible, partager du moins leurs impressions, afin d'en diminuer le poids ; parler à la raison, et répandre dans le cœur une douce sérénité. Est-ce la colère ou la terreur, on doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait déplaire, tout ce qui pourrait produire une impression trop considérable ; il faut tâcher d'éloigner toute idée de ressentiment, faire ressortir les avantages d'un cœur paisible, etc. Enfin, la femme est-elle inquiète sur son état, on lui fait voir des personnes qui ont franchi cette époque sans troubles apparens, ou bien d'autres, actuellement bien portantes, et qui ont éprouvé les mêmes dérangemens dont elle se plaint ; on cherchera même, dans ce cas, à tromper adroitement son imagination, si elle a besoin d'être trompée.

Il est donc nécessaire que la femme, surtout celle qui se trouve dans l'une ou l'autre des positions dont nous avons parlé, vive au milieu de véritables amies, choisies de préférence parmi celles qui ont été le plus à portée de connaître l'état de son cœur.

L'époux sans doute ne doit point rester oisif dans une pareille

circonstance, et ce que nous avons dit suffit pour lui faire connaître la part qu'il peut prendre au but que l'on se propose d'atteindre; il devra supporter avec la plus grande patience toutes les petites contrariétés, quelquefois même tous les caprices de son épouse : ce sera lui d'ailleurs qui se chargera avec le plus de succès du rôle de consolateur : il trouvera toujours dans un médecin instruit des conseils qui l'éclaireront sur ses devoirs ; et cette obligation que contracte le médecin lui fait sentir toute la nécessité de ne point borner son étude au physique de l'espèce humaine, mais de sonder encore tous les replis et tous les détours de son moral.

CHAPITRE II. *Moyens préservatifs tirés de la thérapeutique.*

Nous parlerons seulement ici des saignées, des sangsues, des cautères, des vésicatoires, des purgatifs, des lavemens et des bains de siége.

A. *Saignées.* Tous les praticiens paraissent être d'accord sur l'emploi de la saignée, dans les cas de pléthore générale, lorsque la femme est d'un tempérament sanguin, lorsque le pouls est plein et dur, la douleur de tête gravative ou lancinante, les yeux et la face rouges, animés, quand il existe des songes effrayans, de l'oppression durant le sommeil, ou bien de l'insomnie, etc. ; mais ils ne sont point également d'accord sur le lieu où elle doit être pratiquée : *Frédéric Hoffmann* (1) la conseille au pied ; il avoue cependant qu'elle n'est point sans inconvénient. *Mauriceau* (2) suivait aussi cette pratique, en faisant préalablement une ou deux saignées du bras. *Petit-Radel* (3), dont la médecine déplore la perte

(1) Médec. ration. syst., t. 4, sect. 2, chap. 10, p. 517.

(2) Malad. des femmes, observ. 287, p. 237.

(3) Traduction de *Fonthergill*, Conseils aux femmes de quarante-cinq à cinquante ans, p. 23 et 24.

récente, la conseille au bras. L'expérience paraît donner l'avantage à cette dernière.

Fothergill (1) conseille aussi la saignée chez les femmes pléthoriques qui sont accoutumées à des évacuations copieuses. Elles sont encore indiquées dans les cas de pertes dépendantes d'un état pléthorique. *Buchan* (2) recommande d'en faire de petites, lorsque les femmes sont affectées de vents vers le temps où les règles cessent : il rapporte qu'elles ont été souvent plus salutaires que tout autre moyen.

Il faut en général être très-circonspect sur l'emploi de la saignée : il serait dangereux de la faire trop copieuse, ou de trop la répéter; l'on se comportera du reste suivant la force et le nombre des causes qui peuvent produire la pléthore, suivant enfin l'exigence des cas.

B. *Sangsues.* C'est dans le cas de pléthore utérine que l'on a conseillé les sangsues : cette pléthore se manifeste par un sentiment de pesanteur dans la région hypogastrique ; par la sensibilité de l'utérus, lorsque l'on exerce la pression au-dessus des pubis ; par les lassitudes dans les lombes et dans les cuisses, etc. Les auteurs recommandent assez généralement leur application à la vulve ou à l'anus; mais il est des faits qui tendent à prouver que les sangsues produisent dans le lieu de leur application une irritation et un centre de fluxion qui s'étendent plus ou moins loin ; leur emploi semble donc être dangereux dans les congestions utérines, toutes les fois que le sang conserve encore de la tendance à se porter vers l'utérus plutôt que vers un autre organe. Il pourrait, au contraire, produire quelque avantage, lorsque l'utérus engorgé ne continuerait plus à recevoir une quantité surabondante de sang. Il suit de là que l'on doit d'abord chercher à détourner de l'utérus

(1) Ouvrage cité.

(2) Médecine domestique, t. 3, p. 382.

le sang qui s'y porte en trop grande quantité, soit par les saignées générales, ou le régime, soit par des dérivatifs appliqués loin de lui, et sur des parties avec lesquelles il sympathise, etc. C'est peut-être pour avoir confondu ces deux circonstances que l'on cite tour à tour et des avantages et des inconvéniens de cette méthode. Je laisse à l'expérience à prononcer sur ce raisonnement.

C. *Cautères et vésicatoires.* Les idées fausses que l'on s'était formées du sang menstruel, que l'on regardait comme un sang corrompu, a singulièrement fait préconiser l'emploi des cautères vers la cessation de cet écoulement; mais c'est au médecin à faire connaître aux femmes leur erreur à cet égard, et à déterminer en même temps les circonstances dans lesquelles de pareils moyens peuvent convenir. Ecoutons *Fothergill*: « Si une « femme, dit-il a été sujette à des éruptions cutanées, à des ophthal- « mies, à des gonflemens glanduleux, à des douleurs errantes et « rhumatismales, le cautère, à l'époque critique, peut prévenir « un grand nombre d'accidens, et un renouvellement de ces « maux. » Son effet n'est point ici de favoriser l'issue d'une matière nuisible, mais de déterminer une irritation à la surface du corps, et d'empêcher, par cela même, l'apparition des affections internes, ou de toute autre partie que du tissu cutané, et la rétrocession des maladies de ce tissu à l'intérieur.

Buchan (1) rapporte que souvent les femmes grasses ont, vers le temps de la cessation des règles, des espèces d'ulcères aux malléoles ou à d'autres parties du corps, que ces ulcères doivent être regardés comme critiques, et que leur dessèchement produit des maladies aiguës, ou chroniques qui conduisent à la mort, si l'on ne supplée à ces évacuations par un exutoire quelconque.

---

(1) Ouvrage cité, t. 4, p. 144.

Ce qui a été dit des cautères peut se rapporter aux vésicatoires, que *Petit-Radel* préfère, parce qu'ils agissent sur une plus large surface.

D. *Purgatifs*, *lavemens*, *bains de siége*. Il est assez ordinaire que les femmes éprouvent, vers la cessation des règles, de la constipation, quelques légères douleurs dans l'abdomen : il est rare qu'elles consultent un médecin pour d'aussi légères indispositions ; mais elles ne manquent point de rendre compte de leur état à quelques-unes de leurs amies, qui s'empressent de donner chacune leur recette ; celle-ci conseille la teinture sacrée ; une autre les pilules de *Rufus* ; une troisième l'élixir de propriété, etc. ; mais toutes ces préparations, dont l'aloès fait la base, et dont l'action sur les vaisseaux hémorrhoïdaux est bien reconnue, sont entièrement contr'indiquées ; elles ne tendent qu'à déterminer un plus grand afflux de sang vers ces vaisseaux, et par suite vers ceux de l'utérus, qui leur sont contigus. C'est donc avec juste raison que *Fothergill* s'est élevé contre leur emploi. Les praticiens instruits renoncent aujourd'hui à toutes ces préparations, dont on n'a jamais retiré que de mauvais effets, et leur substituent les purgatifs les plus simples, les plus doux cathartiques, tels que le jus de pruneaux, la manne, la casse, les tamarins, le petit-lait avec le tartrate acidule de potasse (crème de tartre), les chicoracées avec le sulfate de soude (sel de *Glauber*), ou bien les lavemens laxatifs et émolliens, ou même simplement les bains de siége, selon les cas.

Quoique l'expérience ait constaté l'heureux emploi de ces différens moyens, il est cependant nécesaire d'en cesser l'usage aussitôt que l'effet que l'on en attendait est produit ; il est bon même de n'y avoir recours que lorsqu'ils sont reconnus nécessaires, et qu'après avoir dirigé convenablement le traitement hygiénique. Il n'est pas inutile de rappeler ici les précautions indiquées par *Locke*, de se présenter tous les matins à la garde-robe, lors même que

l'on ne se sentirait point disposé ; l'habitude deviendrait bientôt une seconde nature.

Cette idée est bien loin de s'accorder avec celles de beaucoup de femmes, qui s'imagineraient être exposées aux accidens les plus graves, si elles n'étaient purgées fréquemment, sans même en éprouver le moindre besoin. Souvent le médecin ne peut point faire perdre cette habitude, et il est réduit à voir avec douleur un enchaînement d'accidens d'autant plus considérables que la femme s'opiniâtre davantage.

Les femmes seront sans doute étonnées que des moyens aussi simples que ceux dont nous avons fait mention puissent prévenir d'aussi grands accidens ; mais elles cesseront bientôt de l'être, si elles font attention, comme l'a fort bien dit M. le professeur *Moreau de la Sarthe*, que cette foule de maux qu'elles redoutent dépendent presque toujours de causes qu'elles peuvent éviter ; que la marche naturelle des symptômes est fort simple, et incapable de produire le moindre accident. Il ne me reste plus qu'un seul conseil à donner à ce sexe, c'est de faire un parallèle entre les nombreuses maladies qui l'attendent, et les moyens faciles de les prévenir, et de délibérer, d'après cela, sur le parti qu'il doit prendre.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

II.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

III.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid.*, *aph.* 57.

IV.

Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint. *Sect.* 6, *aph.* 29.